

LE PRINCE HABILLE D'UNE PEAU DE BÊTE

C. Seignolle - Contes de Guyenne I, 159-168

Il était une fois un voyageur qui avait trois filles. Un jour qu'il partait pour un long voyage, il demanda à chacune de ses filles ce qu'elle désirait qu'il lui rapporte.

L'aînée voulut une belle robe.

La cadette, une paire de beaux souliers. La plus jeune, une rose blanche.

Il chercha longtemps et allait rentrer sans avoir tenu sa promesse, quand, par le plus grand des hasards, il pénétra dans le parc d'un magnifique château. La première chose qu'il aperçut fut un rosier en fleurs. Vite, il cueillit une rose blanche.

Il partait lorsque, du pied du rosier, sortit une bête énorme et laide qui lui demanda :

- Je suis le maître de ce château. Que voulais-tu faire de cette rose qui m'appartient?

- J'ai promis à ma plus jeune fille de lui ramener une rose blanche. J'ai vu ce rosier, alors je me suis permis ...

- Bon, emporte cette rose, mais si tu ne me ramènes pas ta fille, je te dévorerai.

Le pauvre homme rentra chez lui bien triste. Il donna la robe à l'aîné, les souliers à la cadette, et prit à part la plus jeune pour lui donner la rose blanche.

- Fillette, voici ta rose blanche, je pense que tu seras heureuse ... La fille vit bien qu'il était triste. Elle le pressa de questions. Enfin, il finit par tout lui dire.

- Eh bien, j'irai voir ta bête monstrueuse, je ne veux pas qu'elle te mange. C'est moi qui suis cause de tout ce qui arrive. Demain matin, je partirai avec toi.

Le lendemain, le père conduisit sa fille au château de la bête monstrueuse. Le cœur bien gros, le père laissa sa fille au pied du rosier.

Personne ne vint de la journée ; le château semblait inhabité, pourtant les fenêtres et les portes étaient grandes ouvertes.

Au coucher du soleil, arriva un jeune homme beau et richement habillé. Il vit la fille qui attendait au pied du rosier et vint lui demander ce qu'elle faisait là.

- J'attends une vilaine bête qui a menacé de manger mon père si je ne venais pas près d'elle. J'attends qu'elle arrive.

Le jeune homme lui répondit :

- Tu es une bonne fille et ton père doit bien t'aimer.

La fille ne dit rien, ce beau garçon la troublait beaucoup.

- Veux-tu devenir ma femme? lui dit-il.

- Vous oubliez que j'ai rendez-vous avec la bête monstrueuse et que je ne sais pas ce qu'elle va faire de moi.

- Elle voudra que tu deviennes sa femme.

- Mon Dieu!

Devant la mine consternée de la fille, le jeune homme ne put s'empêcher de dire:

- Eh bien, apprends que cette bête et moi nous ne faisons qu'un.

Une sorcière m'a donné ce mauvais sort. Pendant douze heures par jour, je dois être habillé d'une peau de bête. Veux-tu de moi pour mari?

Elle accepta.

- Dis-moi, ajouta-t-il, si tu préfères que je sois bête le jour ou la nuit.

- Oh! le jour.

Ainsi fut fait. Ils se marièrent. Le jour il était bête, la nuit homme.

Et ma foi, ils ne se trouvaient pas si malheureux que cela.

Un jour, le père revint au château pour essayer de savoir ce que la vilaine bête avait fait de sa fille. Il fut reçu par cette dernière et apprit avec une grande joie tout ce qui était arrivé.

- Quand mon mari aura fini son temps de pénitence il redeviendra homme jour et nuit. Je serai encore plus heureuse. Mais il ne faudrait pas qu'il perde ni qu'il brûle sa peau avant ce jour-là car il risque de rester bête toute sa vie et je serais bien malheureuse.

Rentré chez lui, le père raconta à ses deux aînées la vie de leur jeune sœur. Il dit aussi la crainte de celle-ci.

Les deux sœurs en furent jalouses et décidèrent de détruire son bonheur.

Elles partirent passer quelques jours en compagnie de leur sœur.

Elles furent bien reçues et ne manquèrent pas de regarder où leur beau-frère mettait sa peau de bête.

Un matin, elles la jetèrent dans la cheminée et s'enfuirent. Lorsque le pénitent voulut la mettre, il ne la trouva pas et l'odeur qui venait de la cheminée lui fit comprendre le drame. Résigné, il s'attendit à devenir bête pour toute sa vie. Déjà, il disait adieu à sa femme quand la sorcière apparut et lui accorda sa liberté.

Ils vécurent heureux, eurent des enfants que leur grand-père fit sauter sur ses genoux. Quant aux deux sœurs elles eurent des maris qui les battirent comme plâtre sans jamais se fatiguer.

Raconté à Payzac (Dordogne).